

Poul & Karen Anderson
Le Roi d'Ys, I
ROMA MATER

roman

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean-Daniel Brèque*

Titre original anglais :

THE KING OF YS – ROMA MATER
Poul and Karen Anderson, 1986

Pour la traduction française :

Calmann-Lévy, 2006

ISBN 2-7021-3645-1

Ce conte est pour Astrid et Greg, avec tout notre amour.

À midi en ce jour anniversaire de la naissance de Mithra, le soleil flamboyait dans un ciel d'une clarté glaciale. En se tournant vers le sud, Gratillonius vit les rayons se fracturer dans ses cils en échardes irisées. Les collines dans le lointain, les tranchées et les palissades plus proches, les champs en terrasses situés en contrebas, tout était immobile sous leur manteau blanc. Les plumets de fumée montant du fort de Borcovicum et du village blotti contre ses remparts étaient si rectilignes qu'ils gâchaient à peine l'impression de pureté. Lorsqu'il tourna son regard vers le nord, il ne discerna aucune trace de l'homme hormis l'ombre du Mur, immense et bleue, coulant le long d'une falaise dont l'ombre à son tour englobait un vallon. Plus loin encore, les hauteurs disparaissaient sous la masse noire des arbres en hibernation. Les pointes de glace accrochées à leurs branches scintillaient comme les étoiles dans le ciel. Quelques corbeaux en vol accompagnèrent son souffle de leur noirceur ; leurs cris résonnèrent en contrepoint aux battements de son cœur, mais rien d'autre ne bougeait.

L'espace d'un instant, il se sentit totalement seul. Non seulement la campagne de l'été dernier appartenait au passé, mais elle lui paraissait irréaliste, comme un rêve qu'il aurait fait ou une histoire qu'on lui aurait contée durant l'enfance – qu'est-ce qui était réel, en ce cas ?

Un coup d'œil à droite, un autre à gauche, et il revint au présent. À l'ouest, la masse confuse d'une tour bouchait en grande partie la vue ; à l'est, l'œil suivait le chemin de ronde, par-delà les deux postes d'observation, jusqu'à la prochaine tour milliaire, puis la suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce que le Mur disparaisse derrière l'horizon : quinze pieds du sol aux remparts, soixante-dixsept milles d'une côte à l'autre de la Bretagne. Le métal renvoyait de fiers éclats là où des hommes montaient la garde le long du Mur. Capes et étendards avachis jetaient des taches de couleur sur sa surface grise. Plus bas, à une distance d'environ deux cents pas, se dressait le campement de la légion, un strict réseau de rues et de ruelles offrant un contraste sévère avec les chemins tortueux du vicus. Tout ce qu'il voyait là était à sa place.

Et lui aussi. Il se tenait au repos, vêtu d'un casque, d'une cotte de mailles et de jambières. La tunique qu'il portait en dessous était plus longue que les lanières de cuir clouté fixées à sa ceinture ; une écharpe protégeait sa gorge de son armure métallique ; des hauts-de-chausses en laine et de courtes chaussettes le préservaient du froid hivernal ; tout ceci lui était familier. L'épée reposant sur sa hanche, le bâton taillé dans un cep de vigne, appartenaient à son corps au même titre que ses membres. Comme ce jour était sacré, il n'avait pas rompu le jeûne – ce qu'il ne ferait que le soir venu, au moment du mystère – et la faim ne faisait qu'affûter la conscience qu'il avait de sa propre force. L'air, frais au point de se liquéfier, du moins le semblait-il, lui baignait l'esprit comme le corps. Et voilà que les cors sonnaient, que leurs échos résonnaient, midi était là.

Pour la majorité des légionnaires, cela signifiait la relève de la garde et rien de plus. Pour Gratillonius, c'était le signal de la prière. Se plaçant à nouveau face au soleil, il ôta son casque pour le poser sur le parapet. Le cimier en crin de cheval teint en rouge, fixé au casque pour la présente inspection, lui érafla le poignet en grinçant. Il leva les bras et entama l'office – à voix basse, car tel était l'usage, et le Dieu entendrait avant tout son cœur : « Je Te salue, Mithra l'Invaincu, sauveur, guerrier et seigneur, revenu parmi nous maintenant et à jamais...

– Centurion. »

Ce fut à peine s'il remarqua cette voix, et il crut qu'elle ne s'adressait pas à lui. «... entends-nous, Toi qui as occis le Taureau afin que son sang fertilise le monde, Toi qui te dresses face au Lion et au Serpent...

– Centurion ! » lui hurla-t-on à l'oreille.

La rage l'étouffa. L'insolence des chrétiens avait-elle enflé à ce point ?

Gratillionius réussit à se maîtriser avant d'avoir asséné à l'intrus un coup de cep de vigne. Un officier de Rome et du Sanctuaire devait juguler un tempérament qu'il savait trop vif et s'abstenir de profaner ses dévotions par un acte de violence. Il gratifia l'autre d'un regard qui le fit reculer d'un pas, effaré, et poursuivit.

L'invocation fut bien vite achevée. Cela valait mieux ainsi, songea-t-il, vu la colère qui bouillait en lui. Il fit face à l'inconnu, découvrant l'insigne de la Legio VI Victrix. Son esprit s'agita. Quoique basée à Eboracum, soit plus près que les deux autres légions présentes sur l'île, la Sixième était restée en arrière plutôt que de les soutenir dans leur lutte contre les Pictes et les Scots venus du Nord. Elle était censée repousser des attaques saxonnes. Cependant, certains de ses membres avaient accompagné Maxime en qualité de gardes du corps, courriers ou confidentes.

Peu importait pour l'instant. Ramassant le bâton qui indiquait son rang, Gratillionius le cala sous son bras et beugla : « Gardeà- vous ! Qu'est-ce qui te prend de déranger un homme en prière, soldat ? Ta grossièreté fait honte à l'aigle romain. »

L'autre se raidit, déglutit, se ressaisit et répondit : « J'implore le pardon du centurion. Aucun évêque ne m'avait prévenu que ce jour était sacré. J'avais des ordres à exécuter, et j'ai supposé que le centurion était perdu dans ses pensées. »

Impudent gremlin, se dit Gratillionius qui poussa un soupir dans son for intérieur. De toute évidence, il avait affaire à un chrétien. La plupart des légionnaires l'étaient ces temps-ci ou du moins le prétendaient. Cette année, un rescrit avait banni les cultes de jadis, et on racontait que les autorités persécutaient surtout le mithraïsme. Les soldats en poste sur les frontières ne s'en souciaient guère, et Maxime était trop avisé pour faire appliquer un tel décret... à moins qu'il n'ait attendu pour agir que tout danger immédiat fût écarté.

Gratillionius entendit en esprit la voix traînante de son père : « Tu es trop bouillant, mon fils, et tu courtises les ennuis. Quelle bêtise ! N'aie crainte, ils arrivent toujours tout seuls. Tu ferais mieux de courtiser les filles. »

Sentant une soudaine bouffée de tendresse, il dut réprimer un sourire avant de déclarer :

« Je devrais relever ton nom et faire à ton unité un rapport qui te vaudra un supplément d'exercices, voire carrément le fouet. Mais puisque tu avoues ton ignorance, je ferai preuve de pitié. Que veux-tu ? »

L'autre répondit avec une prudence nouvelle. « Ai-je... l'honneur de parler à Gaius Valerius Gratillionius, centurion de la Deuxième Légion ? J'ai demandé à la garde où je pourrai te trouver.

– Ici même. Parle. »

Le messager sembla se gonfler de son importance. « C'est le duc des Bretons qui m'envoie. Tu es libéré de ta charge actuelle et dois te présenter à lui au prétoire.

– Le duc ? Quoi, il n'est pas à Vindolanda ? » Gratillionius était surpris. En temps normal, lorsque le commandant en chef se trouvait dans cette région, il prenait ses quartiers dans ce vieux fort, situé à une certaine distance du Mur.

« Il a entamé une tournée d'inspection... et une autre entreprise, semble-t-il. Il te convoque nommément. » Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Une mission ? Gratillionius sentit frémir son sang.